

L'OPINION PUBLIQUE

ÉPITRE

A MON AMI LE DR E. H., SOREL.

*Quanquam ridentem dicere verum
Quid velat?*

HORACE, SAT. 2e.

I

Quand tu me rencontrais hier sur ton chemin,
Te souviens-tu, docteur, de m'avoir pris la main
Et, surpris de me voir d'une humeur si maussade,
De m'avoir affirmé que j'étais bien malade ?
"Comment, t'écrias-tu, toi si gros et si gras,
Te voilà le visage aussi long que le bras !
Manges-tu ? Dors-tu bien ? N'as-tu pas la co-
lique ?
Ma foi, tu me paraîs quelque peu dyspeptique...
Et le poux !... ah ! mon Dieu !... mais tu te
[meurs, mon cher.
A quoi bon le cacher ? Je le vois à ton air.
Si tu m'en crois, tu vas, sans perdre une minute,
Et prévenant de suite une pire rechute,
Te mettre au lit. Crois-moi : c'est le meilleur
[parti.
De m'avoir dédaigné plus d'un s'est repenti !"
C'est ainsi que, tout fier d'une nouvelle aubaine,
Et comptant les profits que te rendrait ma peine,
Avec que des grands mots tu pensais m'effrayer.

**

O docteur, ne crois pas que je veuille râiller
Si je parle en ces vers de ta crainte frivole,
Plut au ciel que des maux je fusse le jouet
Et même que la Parque, arrêtant son rouet,
Aiguise ses ciseaux ébréchés par l'usage
Pour m'envoyer d'un coup voir le sombre rivage !
C'est alors, cher docteur, que tu pourras du
[moins
Porter à mon service et ta trousser et tes soins.
A mon triste chevet tu viendrais, tout de suite,
Etaler fièrement ton ordonnance écrite,
Tous tes petits couteaux et tes flacons poudreux.
Entre deux gros accès d'un rhume catarrheux,
Comme en rêve, mon œil verrait ta sombre
[image
De même qu'un oiseau de sinistre présage,
Sans cesse voltiger et repasser sans bruit
De mon lit à la table et de la table au lit.
Tu pourrais bien aussi, suivant certaine mode,
Me saigner sans pitié, puis me noyer d'eau
Puis avec du kermès me forcer à mourir, [chaude,
Sous le prétexte vain de vouloir me guérir.

**

Mais aujourd'hui, docteur, de tous tes catalogues,
Tu peux rayer mon nom et remporter tes drogues ;
Car, si de quelque part je me sens tourmenté,
Moi qui ne donne ici l'air d'un homme en santé,
Sache qu'en ce bas monde il n'est pas d'Esculape
Qui guérisse du mal dont le destin me frappe....
Quoi ! tout plein de ton art, tu jettes les hauts
[crys !
Tout "beau, docteur, tout beau ! seras-tu moins
[surpris
Quand je t'aurai prouvé par mon fait salutaire
Que mon mal, qui n'est pas dans ton dictio-
Occupe cependant les Parques et Charon [naire,
Et peut même peupler Beauport ou Charen-
ton ?....
Hier, quand tu me vis plus défait et plus blême,
Que je ne fus jamais au saint temps du carême,
De quelque illusion tu te crus le jouet.
"Pourquoi, tu disais-tu, ce regard inquiet,
Et ce teint maladif et ces nouvelles rides ?
Ne le croirait-on pas en proie aux Eumenides ?
Il se parle à lui-même ; il évite mes yeux :
On dirait d'un voleur ou bien... d'un amoureux"
Lancé sur cette voie, ô docteur estimable,
Que ne t'a pas dicté ton esprit charitable ?
Du moins je le suppose ; à tes yeux abusés,
J'eus l'air d'un furieux, les cheveux hérissés ;
Mes yeux étaient hagards ; au front j'avais des
[cornes....
Bien plus, vilain docteur, dépassant toutes
D'un poète en travail tu me trouvais les airs !

**

Que mon œil à jamais regarde de travers
Si tu n'as deviné mon sort, hélas ! trop triste !
Tu te trompes pourtant : et sur ce point j'in-
sisté.
Le poète n'est pas celui qui, comme moi,
Peut enfourcher Pégase et sans bride, sans loi,
Attraper au hasard quelques rimes mauvaises
Pour donner après tout de l'ouvrage aux Sau-
[maises.
C'est à ceux-là plutôt qui reçoivent de Dieu
Un génie inspiré, des accents pleins de feu
Pour chanter aisément les faits les plus su-
[blimes, (1)
Et qui jamais ne sont esclaves de leurs rimes :
C'est à ceux-là qu'il faut accorder ce grand nom.
Qu'on le donne à Lemay, disciple d'Apollon,
Au bon vieux Crémazie, à l'immortel Fréchette,
Qui des lauriers français fit la noble conquête !
Mais pour nous, pauvres gens, dont la muse est
[sans voix,
Que Dieu force à rimer pour nos péchés, je crois,
N'usurons pas, du moins sans en avoir la gloire,
Un titre qui pourrait devenir désiroise ;
Et du nom de rimeurs sachons nous contenter.
Plusieurs contre cela sauront se révolter
Et déjà j'en entends... mais, docteur, je t'oublie,

(1) neque si quis scribat, uti nos
serunt propria, putes hunc esse poetam.
Ingenium cui sit, cui meus divisor, at que os,
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.
HORACE, Sat. 4e.

Revenons à mon mal ou bien à ma folie.
Te traitant en ami, je veux t'ouvrir mon cœur
Et te prouver en vers comme j'ai du malheur.

II

Voilà déjà trois jours qu'une Muse importune,
Venant je ne sais d'où, peut-être de la lune,
Me tire par l'oreille et veut que, sans tarder,
Aux flancs de l'Hélicon j'aille me hasarder.
Enfin, las et rendu, le cœur plein d'amertume,
Je m'arme en maugréant d'une vilaine plume
Et me voilà rimeur... rimeur contre mon gré !
Soit ; je ferai des vers, me dis-je exaspéré ;
Mais je saurai du moins, dans un feu légitime,
Me venger sur autrui des ennuis de la rime.
Je déclare la guerre aux rimeurs ignorants
Et leur ferai payer tous mes nouveaux tourments.

**

Déjà d'un si beau feu l'ardeur s'est refroidie :
Voilà que la raison, plus calme, moins hardie,
Do mon vilain projet accourt me détourner ;
" A médire, dit-elle, à quoi bon t'entrainer ?
Que te font après tout ces auteurs innombrables
Qui dépensent leur vie en rimes lamentables ?
Tout le mal est pour eux ; dans leur illusion,
Ils ruinent leur santé, puis perdent la raison.
Et quel mauvais métier que celui de médire ?
Qu'arriva-t-il jadis, pour avoir voulu rire,
A ce mordant Placide, à ce bon Piquefort ?
La gazette le dit : ce fut leur coup de mort.
Avant donc de râiller, contemple, témoinaire,
De ces deux mécréants la chute salutaire,
Puis, si tu l'oses, marche et ne m'écoute pas...
**

" Mais quoi ? ta voix s'éteint et ta muse à
[grans pas
Recule d'épouvante et fuit toute honteuse !
Où donc est ton ardeur, ton humeur batailleuse ?
" Sans doute, notre siècle est fécond en travers
Et l'homme en général est plus sot que pervers.
Ainsi qu'aux temps d'Horace, on voit encor des
[riches
Ne boire que de l'eau, se nourrir de pois chiches ;
Et d'autres qui, tombant dans l'exces opposé,
Ne s'estiment heureux que s'ils ont dépensé
Le bien que leur légua par testament leur père.
" L'un se plaintant à tort d'un mal imaginaire,
Près de lui fait monter la garde aux médecins :
Au contraire, un goutteux traitera d'assassins
Les disciples savants de Celse et d'Hippocrate.
" Celui-ci, qui se croit un rusé diplomate,
Juge, en maître passé, des grands événements
Qui font trembler les rois et les gouvernements :
" Garfield perdra, dit-il ; Gladstone est inca-
[pable ;
" Bismarck pourrait bien faire un saut désagré-
[able "...
A l'entendre on dirait que lui seul en ses mains
Tient le sceptre des rois et le sort des humains.
Celui-là, non moins sot, bien qu'en un sens con-
[traire,
Affecte l'ignorance en pareille matière :
Que le pays soit riche ou ne possède rien ;
Qu'on ait la guerre ou non ? Certe il s'en moque
[bien !
" C'est ainsi que les sots, fuyant un ridicule,
Dans l'excès différent se jette sans scrupule : (2)
Parcls à ces nochers, poussés de-ci de là,
Que la peur de Charbyde entraîna dans Scylla.

**

" Abaisse tes regards sur la foule des rues.
L'un, la canne à la main, le regard dans les nues.
Voudrait sur sa personne attirer tous les yeux :
C'est un fade galant qui se croit dangereux,
Il est superbe, vain : c'est un fat, c'est tout dire.
L'autre, enrichi d'hier, et qui ne sait pas lire,
Etaie insollement aux regards des jaloux
Ses six doigts tout garnis d'or et de faux bijoux.
" Ici, c'est un chanteur qui se croit grand ar-
[tiste ;
Là, c'est un misanthrope au front bas, à l'œil
[triste ;
Plus loin, un bel esprit, grand lecteur de ro-
[mans ;
Un impie escorté de nombreux partisans ;
Un bigot, un bavard, un sot millionnaire,
Un bizarre, un distrait, un prodigue antiaquaire,
Un pédant, un rêveur... mais il faut m'arrêter,
Car d'Esprit méditant tu pourrais me traître,
Et trouver que je prêche aussi bien la sagesse
Qu'un mortel dépravé prêcherait la noblesse.

**

" J'ai pourtant bien le droit, car je suis la
[Raison,
D'appeler sans détour les choses par leur nom.
Par les honteux écarts d'une race insensée,
Je suis à chaque instant outragée, offensée ;
Sans me voir assaillir je ne puis faire un pas,
Et tu voudrais ici que je ne parle pas !...
" Mais ignore-tu donc que, dans sa vaine

[audace,
La Folie en tous lieux vient m'enlever ma place ?
Partout elle a porté ses pas triomphateurs,
Et sur mes autels même, à mes adorateurs,
Arrache sous mon nom de risibles hommages.
La sagesse n'est plus, les sots passent pour sages ;
Le premier rang se donne à des statisticiens,
A d'heureux enrichis, à des politiciens,
On m'outrage en public, sur la scène ou me
[joue,
Et l'on fait des romans où chacun me bafoue.
Eh ! quoi ! jusqu'au Palais, si j'élève la voix,
Vite quelque avocat, fouillant le sac aux lois,
Veut me fermer la bouche avec des mots bar-
[bares !....

(2) Dum vitant stulti vita, in contraria currunt.

" J'ai beau me récrier contre ces faits bizarres,
Gourmander, tempêter, sermonner, reprocher ;
A mes cris importuns tous courrent se cacher ;
Sourde-oreille partout et sur toute la ligne,
Dès lors que je paraïs, c'est le mot de consigne !

**

" Et toi, tu prétendrais, avec de méchants
[vers,
En corriger un seul d'un seul de ces travers !
Où la raison faillit, tu te flatte peut-être

De vaincre en critiquant, d'être reconnu maître !
Toi qui sembles si fier de tes grands coups dans

l'eau,

Es-tu donc un Lucile, un Horace, un Boileau ?

" O le plaisant censeur ! c'est par de faibles

[rimes

Qu'il veut à son prochain faire un des plus

[grands crimes

D'aligner sans raison des vers ainsi que lui !

Un sot veut se moquer des sottises d'autrui !

" Et de quel droit veux-tu, sans que, Moi, je

[t'appelle,

Pour critiquer en vain te casser la cervelle ?

J'aurais je par hasard désigné parmi tous

Au soin de me venger des outrages des fous ?

" Ah ! tremble, audacieux ; recule, ou me re-

[doute....

Ou marche.... et que ton char t'écrase sur la

[route....

" Mais tu n'écoutes plus : je t'en ai dit assez

Pour t'ôter du cerveau des projets insensés !....

III

Je le crois bien. Après pareille réprimande,
Que reste-t-il à faire ? Aussi je ne demande
Rien de plus pour mon compte, et je suis en
courant, Décidé, cher docteur, si jamais l'on m'y prend,
A pratiquer en grand l'art de la médecine.

Homme de la rhubarbe et du vin de quinine,

N'es-tu pas à présent convaincu que le vers

N'appartient ici-bas qu'aux esprits de travers ?

**

Adieu donc pour toujours, adieu, Muse inhuma-
[maine,

Je fais ces derniers vers pour te jurer ma haine...
Mais hélas ! ce sont là mes désirs quotidiens.

Cent fois je te maudis et cent fois te reviens.

Et, pour ne pas finir sans un trait satyrique,
Ce sont tous là des vœux bons dans la politique :
Car promettre et tenir, c'est pour le candidat
Promettre ce qu'on veut, et tenir... le mandat !

lx.

25 août 1880.

UNE PROPHÉTÉSSE

Il y avait, je ne sais plus quand, rue de Rivoli, une femme jeune et belle qui tenait du ciel, peut-être de l'enfer, une étrange et mystérieuse puissance ; sa naissance, son nom, sa fortune et son langage, tout chez elle était marqué au coin de l'extraordinaire ; à la voir avec ses manières excentriques, son air inspiré et la bizarrerie de ses habitudes, on était tenté de la regarder comme une création d'un autre monde, et plus d'une crédule grande dame du faubourg n'était pas éloigné de se signer à son approche.

Cette femme ne ressemblait à aucune autre, on eût dit qu'elle était en perpétuelle communication avec les esprits d'un autre ordre intellectuel, et qu'elle repoussait le positif pour l'idéal, le palpable pour l'invisible. Sa vue, qui était bien une seconde vue, perçait à travers les choses futures, et elle lisait l'avenir sur les traits du visage tout aussi facilement que d'autres lisent dans un livre. Lorsque quelque destinée remarquable venait à passer devant elle, elle tressaillait involontairement comme la sybille ; elle avait beau se débattre et résister, il fallait que l'inspiration se fit jour et que le dieu parlât malgré elle.—On ne savait alors d'où elle venait ; elle a disparu depuis sans que nul puisse dire où elle est allée.—J'ai oublié son nom.

Un soir, il y avait bal chez le vicomte d'Arlincourt. La foule avait envahi les salons, et Mme de Pontry (ah ! je retrouve le nom), Mme de Pontry, c'est bien cela, selon son habitude, jetait un regard scrutateur sur tous ceux qui entraient et se faisaient annoncer... Tout à coup, son visage pâlit, une vive expression d'étonnement se peint sur tous ses traits, et une étrange émotion vient animer son ardente physionomie. Elle fait signe au vicomte qui s'approche, et elle lui adresse cette question :

—Dites-moi... quel est ce jeune homme ?
celui qui salue Mme la comtesse de*** ?

—Qui le quitte et s'approche de la duchesse de B... ?

—Précisément. Cet homme est remarquable par sa destinée, tout en lui est étrange ! Je voudrais bien l'entendre.

—Je vais vous le présenter si vous voulez... Vous connaît-il ?

—Nullement ; je le vois pour la première fois... Est-il de famille ?

—D'une très ancienne, madame. Récemment entré dans la magistrature, il est appelé à y remporter les plus brillants succès.

—Pas pour longtemps ; il n'y restera pas. D'autres triomphes l'attendent. Cet état ne sera pas le sien.

—Ah ! pardon fit le vicomte en riant, j'oubliais que je parle à une prophétesse.

—Présentez-le-moi, de grâce.

—A l'instant ; mais hâtez-vous de le séduire, car il aime presque déjà, et son mariage avec Mlle de*** est quasi arrêté... A ces mots, Mme de Pontry redresse brusquement la tête, fronce le sourcil, comme si le vicomte venait de lui dire la chose du monde la plus inconvenante et la plus déplacée, et elle lui dit avec impatience :

—Et je vous affirme, moi, que cet homme ne se mariera jamais !

Un instant après, le jeune homme fut présenté à Mme de Pontry, qui l'engagea à s'asseoir près d'elle. Ce qui se passa alors, nul ne put le savoir, ni l'entendre ; toujours est-il que lorsque le signal de la contredanse résonna sous les lambris de ces salons étincelants, une danseuse attendit vainement la main d'un cavalier qui s'oubliait auprès de la devineresse. Le maître de la maison s'en aperçut trop tard, et lorsqu'il s'approcha du jeune étourdi pour lui faire des reproches temporés par son indulgence bien connue, il le trouva triste et mélancolique au milieu de toutes ces joies mondaines.

—Eh bien ! la pythonisse vous a donc aussi enveloppé de son charme ? lui dit le vicomte ; vous venez de rêver ; allons ! dansez maintenant.

—Dansez ! répondit le jeune homme, en paraissant s'arracher à une grave préoccupation ; mais vous ne savez donc pas ce qu'elle vient de me dire... Elle m'a déclaré solennellement qu'avant peu... vous seriez une des gloires du barreau... belle découverte ma foi !

—Elle m'a déclaré que je serais..... prêtre !

—Vous ! élégant, recherché, déjà célèbre et marchant dans les plaisirs et les bonheurs de la vie du grand monde..... Allons donc !

Le jeune homme baissa la tête en souffrant tristement et dit :

C'est vrai... mais qui connaît son avenir ?..... J'ai déjà rêvé à cela et..... qui sait ?.....

Quelques mois après, on écrivait au comte d'Arlincourt qu'un des jeunes hommes les plus élégants du faubourg Saint-Germain, regretté de tout ce que le monde compte de plus illustre et de plus fashionable, venait d'entrer dans l'état ecclésiastique.

Ce jeune homme se nommait de Ravignan !

GALOPPE D'ONQUAIRE.

Le souvenir est comme une plante qu'il faut planter de bonne heure, sans quoi elle ne s'enracine pas.

Il est un temps où notre âge plaide pour nous, et un autre temps où nous plaident pour notre âge, et alors que de causes perdues !

M. Alphonse est souffrant :

Le médecin accourt à son chevet. Mlle Nana, éploie, les cheveux épars, demande si les jours de cet être aimé sont en danger.

—Hum, fait le docteur, je ne sais pas s'il mourra, mais par ce temps de chaleur orageuse, il peut tourner.

La cause des maladies.—Exposez-vous aux intempéries le jour et la nuit ; manger beaucoup sans prendre d'exercice ; travaillez beaucoup sans perdre de repos ; prenez des remèdes continuellement ; faites usage de toutes les mauvaises drogues que l'on veut rendre populaires et alors vous désirerez connaître le moyen

DE VOUS GUÉRIR

Moyen que l'on peut vous indiquer en deux mots : " Faites usage des Amers de Houblon." Voir l'annonce publiée dans une autre colonne.